

Le gaz : un danger sournois !

Il faut y être confronté pour prendre conscience des risques auxquels on s'expose lors des fuites de gaz.

Ma première expérience se déroule le soir du 19 mars 1979, lorsque la place Saint-Ferdinand dans le XVII^e arrondissement de Paris se transforme en une gigantesque poche de gaz. Affecté à la caserne de Masséna, j'ai vécu des moments qui resteront gravés dans ma mémoire. Depuis plusieurs quarts d'heure, l'information circule dans la caserne comme quoi plusieurs explosions sont survenues suite à une fuite de gaz. Plusieurs alertes retentissent dans le casernement pour des renforts quand un code de sonnerie correspond au véhicule auquel je suis affecté.

C'est avec le VGD (ventilateur grand débit) que je me rends avec un caporal-chef conducteur sur cette intervention qui prend un caractère exceptionnel. Les messages radio sont très explicites. Mes craintes et mes angoisses doivent transparaître, car le caporal-chef entreprend de me faire quelques recommandations rassurantes et de terminer par :

« Tu n'as qu'une chose à faire, tu ne me quittes pas et tu m'écoutes ! »

Les accès sont rendus difficiles par le périmètre de sécurité établi par la police. Les badauds sont agglutinés à ces limites de sécurité. Guidé par la police jusqu'au véhicule poste de commandement (VPC) nous nous présentons sur les lieux. Je suis impressionné par le spectacle qui s'offre à moi à travers le

pare-brise du véhicule. Dans un environnement fumant et sans vie rendu désertique par l'évacuation complète du quartier s'activent de partout des sapeurs-pompiers au milieu de débris. Autour de cette place, les enseignes commerciales en façade ne sont plus que des ossatures métalliques qui ont perdu leur faste coloré. Les stores des terrasses de café pendent, déchirés.

Le caporal-chef revient du VPC avec notre mission qui consiste à mettre en œuvre le ventilateur pour diminuer le risque d'explosion. Une fois décroché du véhicule, nous guidons et poussons la remorque ventilateur par sa flèche. Au fil de la progression, nous marchons sur les débris de verre dispersés par les précédentes explosions. Des éléments plus conséquents comme des châssis de fenêtres ou de portes, des chaises des terrasses de café, des tuiles bloquent parfois les roues de la remorque. Tout cela se déroule au milieu d'une odeur de gaz conséquente qui varie en fonction des courants d'air. Car le gaz sort de partout. Son odeur prononcée sort des soupiraux de caves. Certains halls d'habitations déjà dépourvus de porte révèlent une accumulation par l'odeur accentuée. Mais surtout des flammèches bleues, tels des feux follets s'échappent des trottoirs ou de la route. De chaque fissure du sol courent des lisières de flammes bleutées ou verdâtres. Toute la place Saint-Ferdinand est éclairée par cette lumière blafarde et vacillante. Des plaques de bitume ont été soulevées par les explosions précédentes. Tout cela au milieu des tuyaux établis par les premiers secours pour à la fois lutter contre les débuts d'incendie et tenter de diminuer le risque d'explosion. Les agents du gaz se croisent, se concertent et courent dans tous les sens.

Au prix de multiples manœuvres et manipulations, nous arrivons à proximité de l'immeuble devant lequel il faut mettre en place le ventilateur. Mon chef d'agrès me demande de guider et de tracter la remorque pendant que lui, à la flèche, la

pousse et l'oriente. Machinalement, recevant l'eau projetée par des portes-lance en action à proximité, je remonte le col de mon cuir pour protéger ma nuque. Et puis, brusquement, c'est le tumulte accompagné d'un effet de souffle qui me propulse au sol. Sans comprendre ce qui m'arrive, je prends conscience d'une explosion quand, ventre à terre, je reçois des débris de toutes sortes sur le dos. Je me relève alors hagard pour découvrir à plusieurs mètres, couché devant moi, mon collègue, le visage en sang. Je l'aide à se relever alors qu'il n'a qu'une obsession : retrouver son casque pour poursuivre la mission. De toute évidence, il a reçu à la face de multiples éclats projetés par l'explosion que nous venons de subir. Une fois son casque retrouvé à quelques mètres, il accepte que je regarde ses blessures à la lueur d'une lampe torche. Admettant que le nombre de coupures saignant abondamment ne lui permet pas de poursuivre, je l'accompagne vers le VPC. Nous croisons le chef de secteur à qui je fais constater les blessures de mon collègue. Il sera hospitalisé et recevra quelque trente points de suture sur la face et le crâne.

Curieusement, étant de dos et ayant remonté mon col, je ne suis pas blessé par les éclats. Un bourdonnement d'oreille persistant sera le seul effet ressenti de l'explosion. Ma veste de cuir est, elle, parsemée d'impacts qui nécessiteront de la remplacer.

Cette fuite de gaz fera vingt-trois blessés parmi les sapeurs-pompiers, dont l'officier de garde qui sera gravement blessé à un œil. Cet officier, maintenant colonel en retraite, est à l'origine du nouveau casque que portent maintenant tous les sapeurs-pompiers. Ce casque F1 couvrant la nuque et les oreilles, muni d'un écran et de lunettes de protection, remplacera dix ans plus tard le casque métallique. Un casque qui a été longtemps la seule protection de la tête du soldat du feu, copie du casque militaire des deux guerres qui ne couvrait

que le sommet du crâne, attaché à son propriétaire par une simple jugulaire de cuir.

*
* *

Fort de cette expérience, toute ma carrière, j'ai toujours sensibilisé le personnel placé sous mes ordres aux risques inhérents au gaz. Je me suis toujours engagé et exposé aux risques en étant précis sur les missions de chacun. Mais on ne maîtrise pas ce que l'on ne commande pas. Ainsi de nombreuses fois, malgré toutes les précautions, malgré tous les ordres donnés, j'ai souvent été exposé à des actions qui auraient pu avoir des conséquences catastrophiques si les conditions d'explosion avaient été réunies. Même en laissant un sapeur un étage sur deux, en fonction de la hauteur de l'immeuble, il y a toujours l'action incontrôlée du résident inquiet qui allume la cage d'escalier. La même réaction survient de la part du fonctionnaire de police qui, dans un geste réflexe, appuie sur la minuterie ou sonne à la porte du requérant. La vigilance s'impose lorsque prévenu par l'odeur, le gaz est manifestement présent. Ce n'est pas toujours le cas.

Dix ans plus tard, alors sous-officier à Lognes, nous sommes alertés par le voisinage pour un feu de baraque de chantier. Cette nuit-là, je pars avec un équipage de jeunes issus de la dernière formation de base. Il me faut donc songer, plus que d'habitude, à assurer notre mission avec du personnel sans expérience et à veiller à leur sécurité. Le chantier est inaccessible et il nous faut établir les tuyaux à travers une friche. Une équipe se rend à l'attaque du feu pendant que l'autre entreprend l'alimentation de l'engin pompe. Tout ceci se réalise pendant que j'effectue une reconnaissance rapide du

chantier par les accès possibles. En terminant cette reconnaissance, je croise en retour l'équipe en charge de l'attaque et je leur précise de ne pénétrer qu'en ayant de l'eau, car je crains la présence de bouteilles de gaz. Je retourne vers le véhicule pour donner l'ordre à la deuxième équipe d'entreprendre, elle aussi, un établissement permettant de circonscrire le feu. L'ordre est à peine exprimé qu'une déflagration survient dans mon dos. L'explosion de la place Saint-Ferdinand, dix ans plus tôt, m'est revenue immédiatement à l'esprit : les blessures de mon collègue, les dégâts matériels et humains que génère l'ennemi sournois. Mon premier réflexe sera de chercher du regard le personnel qui est à l'attaque. Personne ! Je crie pour qu'ils me répondent et je devine alors deux silhouettes qui se relèvent. Ils recherchent leur casque. Le souffle les a décoiffés. Je cours vers eux, ils ne sont pas blessés et ils comprennent mes recommandations. Je les accompagnerai dans l'attaque, car après un tel évènement, leur hardiesse est entamée. Ils n'ont qu'une crainte : que d'autres bouteilles de gaz n'explosent alors qu'ils progressent dans le chantier. Le feu éteint, je mets un point d'honneur à commenter mes recommandations et à expliquer comment j'ai mené l'intervention. À la lueur de cet évènement, je voulais que cette intervention serve d'expérience à l'ensemble des personnels présents. C'est pourtant une intervention comme tant d'autres qui se termine bien, mais qui, par un élément imprévisible, aurait pu rapidement prendre des proportions catastrophiques.